

La vallée des blés d'or
Roman ou conte historique?

La Vallée des blés d'or, roman d'Albertine Halle, 1948, réédité
par *Prise de Parole* en 1983, 222 pages

Daniel Marchildon

Number 29, Winter 1983–1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43834ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

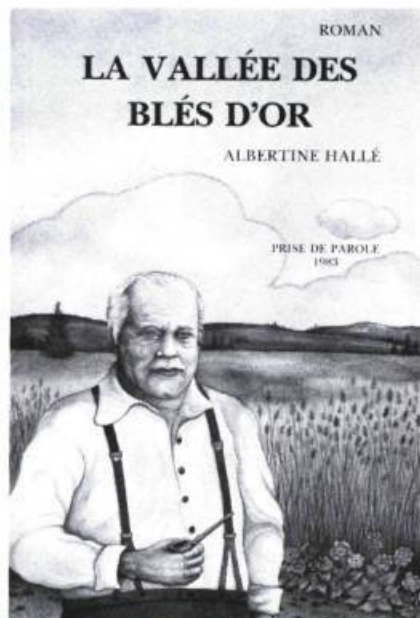
[Explore this journal](#)

Cite this review

Marchildon, D. (1983). Review of [La vallée des blés d'or : roman ou conte historique? / *La Vallée des blés d'or*, roman d'Albertine Halle, 1948, réédité par *Prise de Parole* en 1983, 222 pages]. *Liaison*, (29), 58–58.

La vallée des blés d'or Roman ou conte historique?

par
Daniel Marchildon



La Vallée des blés d'or, roman d'Albertine Hallé, 1948, réédité par Prise de Parole en 1983, 222 pages.

Cette nouvelle parution se lit plus comme un conte, qu'un roman, historique. C'est en le considérant sous cet oeil qu'on peut apprécier son charme, néanmoins limité. Autrement, on le rangerait du côté des romans manqués.

D'ailleurs, dans les premières pages on apprend que le récit se veut la transcription d'un historique « conté » par pèpère Joseph. On se pose bien des questions en ce qui a trait au vraisemblable de l'histoire, tant celle-ci frise le conte en style et en simplicité. Si l'auteure y avait ajouté un élément de surnaturel nous serions en plein conte.

Les personnages portent des teintes de noir et de blanc assez ennuyantes. Le roman traduit l'expérience de trois couples de colons qui taillent leur foyer dans un nord isolé et vierge de la fin du siècle dernier. Dans un tel contexte, où l'on imagine les colons en train de chercher leur raison d'être dans une existence si rude, que l'assurance de ceux-ci déçoit. En fait, les personnages de

La Vallée des blés d'or se dressent en tableaux stéréotypés. La seule exception : Baptiste, un figurant qui rentre en scène vers la fin et devient épris de la femme d'un autre.

Pour le reste, l'action progresse en des étapes ordonnées, sans changements de rythme : tout est « tigidou » du début à la fin.

Aussi, l'auteur emploie une « langue de conte », c'est-à-dire irréaliste. De la bouche des habitants sort un langage très correct, sobre, voire prosaïque. Par exemple, le passé simple figure dans certains dialogues. Encore une fois, quelques-uns des personnages secondaires, des Gaspésiens, font exception à la règle. Leur parlé est transcrit en un joul exagéré qui leur mérite, auprès de nos colons bien nés, les appellations de : « grossiers, illetrés et un peu fraudeurs ».

Mais le charme du roman vient de son arrière-plan historique. Albertine Hallé nous a livré un vrai roman de moeurs. Les descriptions, du « Noël canayen » jusqu'à la noce canadienne et la routine de la terre, nous renvoient une image assez intéressante du passé. Aussi, les expressions et le vocabulaire d'antan confirment l'héritage évoqué à l'occasion pour nos parents et nos grands-parents.

Somme toute, ce deuxième roman « ressuscité » par Prise de Parole, cette fois des limbes de 1948, a peut-être moins d'attrait que le premier, *Le Flambeau sacré* de Mariline, réédité l'an dernier. Se soucierait-on autant, ou même plus, de chercher une tradition littéraire que d'en créer une? ★



FÉDÉRATION DES ÉTUDIANTS
DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

Centre universitaire
85 Haste
☎ 0027 tél: 231-7008
Ottawa

UNIVERSITÉ D'OTTAWA  UNIVERSITY OF OTTAWA

Nasse et feu Poésie mystique ou mystifiante

par
Dominique Robert

Jacques FLAMAND, *Nasse et Feu*, Ottawa, Editions du Vermillon, 1983, 128 p.

« En fait, si la femme est une religion, c'est que l'homme est Dieu le Père »¹

Voici le troisième recueil de ce que l'auteur appelle « une suite poétique » dont le premier *Ailante* a paru en 1979 et le deuxième *Été d'aube* en 1980. Trois années séparent donc la publication des deux derniers recueils. Et l'on peut parler à juste titre de trois années fructueuses, car le style de poésie de *Nasse et feu* tranche nettement avec celui des volumes précédents. L'écriture a mûri et acquis une forme plus personnelle donnant lieu à une poésie en vers libre beaucoup plus mobile, caractérisée par l'emploi d'une phrase succincte, pour ainsi dire « émondée », au rythme presque haleté; une poésie de composition sobre, qui sait tirer profit de l'effet d'écho et qui prend des libertés fort bienvenues par rapport à la syntaxe (par exemple les nombreux adjectifs ou noms employés comme verbes). Une écriture qui foisonne d'un vocabulaire éloquent, issu bien souvent de la langue liturgique et dont le poète a su exploiter la richesse figurative.

Ce dernier recueil de Jacques Flamand mérite bien de s'insérer dans ce qu'il appelle « une suite poétique », car il apparaît en effet comme une somme de qu'il a écrit auparavant, je pense, entre autres, au volume intitulé *Le sexe et la personne, Approche personnaliste* publié en 1972. De ce point de vue, le recueil est sûrement une réussite. Il possède en tout trois parties, *Nasse*, *Trouée* et *Feu* et chacune d'elles regroupe les poèmes touchant une étape dans l'histoire d'une certaine expérience amoureuse : la rupture, la mélancolie de la solitude et les retrouvailles. Cette histoire d'amour poétique résumerait toute la pensée philosophique de l'auteur, qui repose en grande partie sur le mythe de l'androgynie primitif où l'homme et la femme ne seraient finalement que les deux parties désunies